

Christophe
Bouquerel

Ce n'est
qu'un *début*

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Février 2009 : Ernesto-Léon le bien nommé, fils de Mai 68, quadra centriste cynique, terne mais haut fonctionnaire européen, cède à l’insistance d’Eva, sa compagne enceinte de huit mois, et se résout à annoncer à ses parents bobos-gauchos son imminente paternité. Le ton monte. Quelques verres de pomerol, un vrai-faux secret de famille et un coma éthylique plus tard, notre héros récalcitrant est propulsé dans une quête des origines qui l’expédie sur les barricades du Quartier latin aux premiers jours de mai 1968 avec détours par l’Allemagne des années 1970. Amour, famille, patrie, comment devenir père avant d’avoir fait la paix avec sa propre identité ?

Véritable épopée psychédélique, *Ce n’est qu’un début* nous embarque sur les talons d’Ernesto-Léon aux prises avec ses contradictions – visées réactionnaires contre tentations anarchiques, à la rencontre d’illusions et d’enthousiasmes peut-être trop vite écartés sous prétexte de recul historique, de gueule de bois politique et de prétendue lucidité. A la recherche de l’énergie perdue de Mai, de ce fougueux et vital désir de changer le monde, trop absent de nos vies contemporaines.

Entre roman de la transmission et cavalcade idéaliste, Christophe Bouquerel signe une ambitieuse “liquidation”, féroce et intelligente, narrativement délirante, politiquement incorrecte et globalement jubilatoire.

CHRISTOPHE BOUQUEREL

Christophe Bouquerel est né en 1962. Après Normale sup et une agrégation de lettres classiques, il fonde une troupe de théâtre au lieu d'écrire sa thèse. Il enseigne aujourd'hui le français et le théâtre dans un lycée de la région parisienne.

Après La Boîte à orages (Panama, 2007), Ce n'est qu'un début est son deuxième roman.

DU MÊME AUTEUR

LA BOÎTE A ORAGES, Panama, 2007.

© ACTES SUD, 2009
ISBN 978-2-330-02624-0

CHRISTOPHE BOUQUEREL

Ce n'est
qu'un *début*

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

I

Ma première erreur fatale ? Avoir consenti à naître le 3 février 1969 : neuf mois jour pour jour après le déclenchement de leur grand bazar. D'après ma mère, j'avais su conférer à mon entrée dans ce monde le caractère d'une commémoration historique : étant donné que j'étais prématuré de plus de trois semaines, elle put se féliciter que ma conscience politique innée m'eût poussé à faire le grand bond hors de son ventre avant terme. Mais je n'y étais pour rien, évidemment. Je la soupçonne d'avoir déclenché elle-même les contradictions qui, m'expulsant cette nuit-là de mon asile, m'ont transformé en incarnation vivante des rêves mort-nés de sa génération. Je ne me suis jamais vu en "enfant de 68" comme disent stupidement les journalistes. Je me sentais plutôt fait pour être un rejeton désabusé de 70, un éléphant apolitique qui ne serait né qu'après vingt-quatre mois de gestation et beaucoup de réticences. Trente-six mois même. Soixante-quatre. Je serais bien né en 73, tiens, rien que pour la faire chier. Ou pas né du tout.

Enfin, c'est ce que je crus pendant longtemps. Après un certain nombre d'aggiornamentos à peine amoureux, qui ressemblaient tous à un même faux départ, je finis par rencontrer Eva et, je ne sais trop comment, je me mis à lui faire des

enfants. Le premier doit naître le mois prochain. Dans moins de quatre semaines, je deviendrai comme ma mère. J'imagine que j'aurais plutôt dû penser "comme mon père" mais je préfère ne pas approfondir.

Pourquoi avoir un enfant avec Eva ? Peut-être simplement parce qu'elle ne me l'a pas demandé. Pas trop tôt en tout cas.

Celles qui l'avaient précédée avaient tenté parfois de me faire accorder un peu d'attention à l'horloge biologique qui tictaque dans leur ventre pour les avertir chaque mois qu'un temps différent de celui des hommes passe à travers elles à toute allure. Mais je m'étais toujours refusé à envisager que leur sentiment d'urgence pût modifier quoi que ce fût de mon essentielle désinvolture. Après ma rencontre avec Eva, je commençai pourtant à prêter l'oreille : n'entendons-nous pas nous aussi, les mâles solitaires, sous les cuivres sonores de notre indépendance, le tintement d'un carillon qui bat discrètement dans notre cerveau une autre mesure ? Une implacable clepsydre, qui n'y pulse pas seulement des saccades de sang rouge et de turgescence virile, mais aussi des syncopes d'angoisse et de blêmissments, nous rappelant que, à quarante ans, il serait peut-être temps de mettre fin à son célibat ? Temps de se ranger et d'avoir un enfant, si nous trouvons encore une femme qui veuille bien nous le faire ? Parce que, si nous tardons encore, bientôt nous atteindrons nos quatre-vingts hivers en même temps que lui ses vingt printemps. Comment alors ne pourra-t-il pas considérer son père comme un vieux con ? D'ailleurs, si nous hésitons encore, notre sperme sera devenu de si mauvaise qualité

que notre fils naîtra dégénéré, voire même de sexe féminin.

Ces cinq derniers mots vous choquent ? Et moi, que devrais-je dire ? N'est-ce pas dans ma tête qu'ils sèment la pagaille ? Je commence à penser de façon claire, sensée, sensible même, n'est-ce pas, et puis la queue de comète du raisonnement devient un fouet qui se tord et me fouaille. La voix couillue de mes bas-fonds, se moquant de vos sarcasmes autant que des miens, sans cesse me lacère : "Tu dois avoir un fils, tu dois avoir un fils et pas aussi rabougri que toi ! Tu m'entends, là, en haut, tête de nœud ?" Celui qui pense ainsi s'exprime vulgairement, je le reconnais, mais sa définition lapidaire du masculin n'a-t-elle pas le mérite d'être claire ? Un homme ne se résume-t-il pas à l'alliance paradoxale d'une tête et d'un nœud ? D'accord, d'accord, je reformule : pour un célibataire raisonnable de quarante ans, y a-t-il vraiment une autre raison de faire un enfant, que de sentir, quoi qu'il fasse, le malaise de n'en pas avoir ?

Ma deuxième erreur coupable fut de céder à l'insistance d'Eva. Pas pour lui faire un enfant, non, ça, je ne regrette pas, du moins, je ne crois pas, du moins, pas encore, mais pour franchir la Seine à son bras et m'aventurer sur cette rive gauche suspecte où se survivent depuis plus de quatre décennies mes parents. Eva est enceinte de presque huit mois, je ne les ai pas vus depuis plus de six, ils ne savent encore rien. Ce retard tend à prouver que je n'ai aucun sens des relations humaines les plus élémentaires, c'est entendu. Mais il ne s'agit pas seulement chez moi d'une vilaine habitude : cette paresse affective tient aussi du rituel de survie...

Pourtant, j'ai déjà l'impression de faire un geste. Grand seigneur, et fatigué à l'avance de devoir passer ne serait-ce qu'une soirée chez eux. Nos relations actuelles ? Une indifférence polie. Un désintéret sans doute mutuel. Notre éloignement les uns des autres est la seule chose qui nous rapproche : ce paradoxe décrit-il l'état normal de toute famille, ou seulement de la mienne ? Je ne les vois que deux ou trois fois par an, au moment des anniversaires, à Noël, quelques jours pendant l'été, et c'est Eva qui dut insister pour que je leur annonçasse la naissance avant qu'elle ne fît partie de l'histoire ancienne. De leur côté, ils ne se sont jamais intéressés à ce que je devenais, à mon absence de rêves, à mon goût exclusif pour la réalité. Jeune homme, je ne correspondais pas à leur idée de la jeunesse, n'ayant pas l'air de vouloir revivre les délires de la leur ; homme mûr, je n'étais guère différent de leurs relations professionnelles les plus ennuyeuses.

Cet été, déjà, la dernière fois que nous les croîsâmes, dans le mas de Provence qu'ils se sont fait construire en plein pays du Perche, nous aurions pu le leur annoncer, mais j'étais en vacances. Pas envie d'embraser la pinède de leur jardin bourbeux en me lançant dans une discussion familiale. Pas envie d'embrassades. De mélo larmoyant. De tsunami de sentiments. Pas envie de mêler mon père et ma mère à cette chose très simple et très calme et très évidente qui était en train de m'arriver. Pas envie de leur ouvrir mon cœur au moment où il se meublait enfin de sentiments qui ne leur appartenaient pas, ou qui n'étaient pas dirigés contre eux. Pourquoi me dérobaï-je spontanément au doux devoir de leur faire part de cette naissance ? Pour qu'ils ne se l'approprient pas comme ils le firent de la mienne !

Mes sentiments actuels à l'égard de mes parents se résument à une phrase que j'arrive à formuler quand je ne prends pas le temps d'y réfléchir : je ne les aime pas. Tout simplement. Aucun mal à le reconnaître, même si je ne vais pas le crier sur les toits. A peine sous le leur, autrefois, lors de chaque réunion de famille. Ce qui faisait hurler de rire mon père, et soupirer d'aise ma mère. Ils étaient enchantés de mes déclarations de haine : pour eux, l'amour est nécessairement vache, solennel, pulsionnel, orageux, frénétique. Pour moi, l'amour est calme. L'amour est net, l'amour est confortable, apaisant, et juste. Et s'il ne l'est pas, il devrait l'être. Donc, j'aime paisiblement et intensément Eva, tandis que mes parents, si je veux rester fidèle à mon sens acquis de la mesure, je ne dois pas dire que je ne les aime pas, non, seulement que je ne les apprécie guère (en détachant chaque syllabe, et laissant tomber de moi comme un vêtement sale chaque souvenir lointain). En fait, ils m'agacent tellement que je ne sais plus si je les aime. Je me souviens parfois que je les ai beaucoup aimés avant. Avant quoi ? Avant moi. Maintenant, j'exècre ce qu'ils étaient dans leur jeunesse autant que je méprise ce qu'ils devinrent ensuite, juste avant la mienne.

J'ai horreur d'évoquer cette période mais je crois me souvenir qu'au début des années 80, suivant la même évolution que leur *Libé* quotidien, ils firent un pas dans ma direction en se convertissant à l'économie de marché et à l'Education nationale. Ils rentrèrent à ma suite dans le système. Mon père fut l'un des premiers à fonder une boîte d'informatique, ma mère, qui depuis quelques années déjà s'était résignée à "faire prof" (elle a toujours dit "faire prof" et jamais "être prof" pour

marquer la différence radicale entre son essence et cette fonction) mais en nous prenant à témoin chaque matin qu'elle essaierait de changer le système de l'intérieur, consentit à être nommée inspectrice. Devenir la prof des profs représentait peut-être son ultime moyen de venger les élèves ? En tout cas, elle cessa de s'infliger à elle-même les sanctions qu'elle se voyait contrainte de distribuer aux ados récalcitrants. Je vous jure, elle a vraiment fait ça, pendant des années : quand elle fichait une heure de colle, d'abord elle en gaspillait deux à justifier sa nécessité au malheureux cancre, qui subissait ainsi double peine ; ensuite, elle s'asseyait à ses côtés pour commenter l'aphorisme de saint Cohn-Bendit qu'elle avait exhumé des archives de sa pédagogie de l'échec, au milieu des autres canaillous mortifiés de connaître une prof assez cloche pour se mettre *vraiment* à la place des élèves. Pendant des années, elle a passé des mercredis après-midi entiers à se coller elle-même au lieu de m'accompagner au square ! Mais, voilà, c'était fini, Mitterrand venait d'être élu, ce serait bientôt le tournant de la rigueur, les dernières conneries de mes parents s'achevaient en une lamentable apothéose, ils devenaient enfin raisonnables. Ouf ! Je n'avais pas treize ans et je disais déjà "ouf".

Malheureusement, même en rentrant dans le système, ils trouvèrent le moyen de rester à côté de la plaque. Pour ainsi dire, sur le bord gauche de la plaque de droite, toujours prêts à basculer dans le ridicule et la contradiction.

Jean-Marc, par exemple, mon père, enfin celui que je m'obstinaï longtemps malgré ses sarcasmes à baptiser de ce nom. Le détail qui le résume tout

entier : sous une cravate à l'effigie de Che Guevara, sa chemise mal boutonnée. Bien sûr, elle est désormais de lin crème ou de soie noire ; pourtant, elle continue à bâiller hors de son pantalon, en exhibant un ventre aussi provocant que celui de sa jeunesse, mais pour des raisons exactement inverses : non plus érotiquement plat, mais gras. Mon père serait comme un Jim Morrison qui se serait relevé de son trottoir parisien pour splitter les Doors et devenir le producteur des derniers disques de Mort Schuman. Son embonpoint n'est pas le bedon ordonné et rassurant d'un sexagénaire chef d'entreprise, non, mais la ventripotence ostensible, débordante, blanchâtre, rougeaude, fébrile, satisfaite, velue et malsaine, d'un trop bon vivant, d'un excessif mal repent, qui se vautre dans le *medically non correct* en continuant à fumer trop, beaucoup trop, non plus des pétards mais des barreaux de chaise (l'effet sur les poumons timorés de ses voisins est le même), à boire trop, beaucoup trop (son drink préféré, il l'a baptisé "cocktail Molotov", un grand verre de vodka, trois gouttes de citron, et ça le fait rire !), à baiser trop, ça ne je sais pas, en tout cas à donner le spectacle d'un vieux jeune homme ridicule aux yeux de tous et surtout de son fils parce qu'il aime encore les excès à s'en faire crever la paillasse. Même conformiste, mon père reste *borderline*. Il roule maintenant en Jaguar, mais a réussi, à force de négligence, à la transformer en une vieille aristauto décatie et brinquebalante, au moteur crachant son huile sardonique sur les bottes de tous les flics d'Ile-de-France, à la carrosserie spectaculairement négligée. La plus impeccable des voitures de marque, par le simple fait qu'elle appartient à mon père, devient une vieille caisse d'occase. Vous voyez ce que je veux

dire : la boîte à gants remplie jusqu'à ras bord de vieilles K7 de Jimi Hendrix sans boîtier et de Kleenex froissés ? Quand se débrouillera-t-il pour être enfin conforme, et arrêter de me faire honte ? Même le jour de son enterrement, je suis sûr qu'il trouvera un moyen de transformer la cérémonie en un happening foireux.

Et puis, dépassant de la poche de sa chemise déboutonnée, je tique aussi en apercevant ces infâmes billets. Ce qui m'est insupportable n'est bien sûr pas le fait qu'il gagne autant d'argent. En tant qu'ancien élève de l'ENA, je me définis moi-même comme un agent double du libéralisme au sein de l'Etat, une sorte de haut fonctionnaire de l'économie de marché, et me sens rassuré que les patrons s'enrichissent à en crever, je veux dire que les responsables d'entreprise tirent un juste bénéfice de leur activité sociale. Mais je suis affreusement gêné qu'il ne dissimule pas ses euros dans un honnête et pudique portefeuille. Je suis tout à fait d'accord pour que les riches s'en mettent plein les fouilles mais uniquement à titre métaphorique. Je n'aime pas que "ça" dépasse, l'argent, que "ça" soit là, concrètement, sous mes yeux, en chair et en pièces. Je voudrais que mon père use d'un carnet de chèques et de trois ou quatre cartes de crédit, dont une dorée et une autre verte, comme tout VIP normal, au lieu de ces liasses mal ficelées posées directement dans la poche de sa chemise contre son cœur ou de son pantalon contre sa verge. Je déteste qu'il dépense son liquide à tire-larigot, en le répandant à jet discontinu sur tous les magasins de liqueurs, les amis intimes rencontrés dans les bars et le moindre saligaud de SDF qui a le bonheur de se trouver sur son chemin, au lieu de l'enterrer à l'abri des regards au fond d'une SICAV. Que me

laissera-t-il en héritage, s'il dilapide tout sans penser à moi ? Hein, que me laissera-t-il en héritage ?

Pareil pour Marie-France Outis, ma mère (l'une de mes plus sûres vengeances a consisté depuis mon adolescence à la désigner de ce prénom composé, dont elle détestait depuis la sienne la crétinerie chrétienne et chauvine, et que j'adorais doublement) : dans ses nouvelles responsabilités, elle gardait cet exaspérant mélange deux temps de bonne mauvaise conscience, qui me paraît le principal carburant de la pensée de gauche. Cet alliage détonnant d'autodénigrement et d'affirmation de soi. Ces principes athées affirmés avec un enthousiasme religieux. A la fois doutant fortement que la civilisation occidentale ait un quelconque droit à se croire le nombril de l'univers, et convaincue de sa propre légitimité à occuper sans partage le centre de la famille. Encore plus nerveuse et sèche que dans mon enfance, ayant perdu l'infinie douceur de sa peau contre laquelle je n'avais plus aucune envie de me frotter, elle se décharnait au fur et à mesure que l'évolution du monde lui donnait tort et que mon père s'em-pâtait ; ils finiraient par ne plus former qu'un couple d'extrêmes opposés tout à fait ringards, le richard ventru cool et la petite sèche concernée. Non, ne pas exagérer, surtout pas, rester dans la ligne. Mes parents ne sont simplement pas normaux : l'un juste trop gros, l'autre juste trop maigre. Mes parents ne sont définitivement pas dans la norme.

Quand j'étais plus jeune, et encore capable d'exaspération, ce qui la poussait à son comble était le fait que, même vivant à droite, ils

continuaient à penser à gauche. Un patron et une inspectrice de gauche ! Quand je soulignais amèrement la contradiction, ils se contentaient de sourire. Ce n'est pas grave, ce que nous vivons, l'important, c'est ce que nous pensons. Non ! Ce qui compte, ce sont les actes, pas les idées ! Quand on est dedans, on n'est pas dehors ! Quand on est chef d'entreprise, on est capitaliste et libéral, on se réjouit du triomphe de son champion Sarkozy, on ne soutient pas un antimonsantodialiste comme ce bouseux bovin de Bové, on ne subventionne pas Besancenot, le petit agité des PTT ! Patron trotskiste, et puis quoi encore ? Quand on est prof, on est pour l'autorité, pas contre ! Pourquoi ? Mais parce que c'est comme ça ! Depuis quand le fils doit-il apprendre à ses parents la nécessité de la cohérence et de la morale ? Les miens avaient l'air de se satisfaire sans remords de l'inversion de nos rôles. C'est pourquoi je préfèrai arrêter de les voir. Non parce qu'ils m'empêchaient d'être jeune (plus la société dans laquelle je vivais en faisait un argument publicitaire, plus j'exécrais cette valeur), mais parce qu'ils réduisaient à néant mes efforts pour me fondre dans le moule, en me montrant que ceux-ci n'avaient aucune légitimité, étant donné l'incapacité débordante de ceux qui m'avaient engendré à assumer véritablement leur normalité. Et la mienne par conséquent. Ma conformité liée à l'état déplorable de la leur ? Stop : ça fait encore trop mal ! Découvrir que j'étais encore relié à eux par un cordon ombilical alors que, depuis tant d'années, je faisais des efforts désespérés pour me montrer plus vieux et plus détaché qu'eux !

Vous entendez ? Vous l'entendez ? Je dois trouver un moyen de le faire taire ! Si je veux me

sauver, il faut qu'il me laisse penser rationnellement à la catastrophe qui vient de se produire ! Plus il parle, plus je m'enfonce dans les ténèbres de ma chambre d'enfant où ils m'ont abandonné à mes hantises ! Je dois absolument me concentrer sur le moment où j'ai commis ma troisième et dernière erreur mortelle...